

MARCEL BRION
de l'Académie française

Attila

Roi des Huns
434-453

TEXTO

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein



DU MÊME AUTEUR

Vienne au temps de Mozart et de Schubert, « Texto », 2015

Les Médicis (XIV^e-XVIII^e siècle), Tallandier, « Texto », 2015

Charles le Téméraire. Duc de Bourgogne (1433-1477), Tallandier,
« Texto », 2014

Blanche de Castille. Régente de France, mère de Saint Louis, Tallandier,
« Texto », 2014

Frédéric II de Hohenstaufen, Tallandier, « Texto », 2011

Les Borgia. Le Pape et le Prince, Tallandier, « Texto », 2011

MARCEL BRION
de l'Académie française

ATTILA

Roi des Huns
434-453

TEXTES
Le goût de l'histoire

Texto est une collection des éditions Tallandier

Cet ouvrage a été publié pour la première fois en 1928
sous le titre *La Vie d'Attila*.

© Éditions Tallandier, 2016, pour la présente édition.

2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-1758-0

Entrée des Huns

Malgré les présages rassurants proclamés par les sorciers et les devins, la population romaine n'attendait pas sans inquiétude le résultat de la bataille engagée, durant ces premiers jours du printemps de l'année 405, contre les armées de Radagaise. Celui-ci, qui était venu en Italie quatre ans auparavant comme lieutenant d'Alaric, l'envahissait maintenant pour son propre compte, à la tête d'une nombreuse armée composée de Slaves et de Germains. Malgré l'habileté et le courage de Stilicon, ministre d'Honorius, l'Empire, battu à toutes ses frontières par des hordes barbares qu'il redoutait, tout en les méprisant, oscillait entre des ennemis et des alliés également dangereux. Incapable de se défendre seul, déchu de son antique vaillance, il achetait sa sécurité aux chefs étrangers qui semblaient mettre leurs bandes à sa disposition, mais profitaient en réalité des traités d'alliance pour dresser leurs camps dans des provinces fertiles dont il était bien difficile de les déloger. Les grandes années de Rome étaient finies. La nation qui avait fait trembler l'univers n'était plus qu'un amas de bureaucrates tatillons, d'eunuques intrigants, de généraux sans caractère, d'aventuriers, d'évêques hérétiques. Les luttes religieuses achevaient de l'épuiser. Aucune aristocratie n'existait

plus, digne de conduire une plèbe sans vertus. Depuis les coffres secrets de Ravenne ou de Constantinople jusqu'aux avant-postes, on ne se préoccupait que du glissement sonore des monnaies. Les légions romaines avaient conquis un marché commercial qu'il fallait protéger, coûte que coûte, des routes d'échanges qui devaient rester libres pour le passage des trafiquants. Il restait peu de choses de l'esprit et de la substance de ces légions. Le soldat trapu à tête ronde, obstiné, cupide, mais fidèle et obtus comme un chien trop bien dressé, avait fait place au mercenaire germanique ou espagnol qui servait l'Empire parce qu'il était incapable de le vaincre, et pour l'attrait d'une solde médiocre.

Mal défendue par ces armées sans âme, Rome apprenait chaque jour une victoire nouvelle de Radagaise. Les Barbares avaient bousculé sans peine les contingents des frontières, et descendaient à grandes étapes de cavalerie vers le but de toutes les rancunes et de toutes les convoitises. Rome pouvait s'enorgueillir encore de voir le monde entier tourner les yeux vers elle. Mais ce n'était plus avec admiration, comme dans les temps anciens, où le *civis romanus* se promenait en maître dans tout l'univers, protégé par sa seule nationalité comme par des escadrons de fer. Ni même avec crainte : on savait l'Empire chancelant et prêt à tomber entre les mains de celui qui voudrait le prendre. Mais les appétits étaient trop nombreux, ils se faisaient équilibre, se neutralisaient mutuellement, et si l'Empire dansait comme un bouchon sur la tempête, il flottait cependant, chaque vague étant attentive à ne point le laisser engloutir par la vague voisine.

Pourtant, cette nouvelle crise paraissait plus grave que les précédentes. Radagaise était une brute têtue et cruelle

qu'on n'arrêterait pas avec de la diplomatie. Il avait fait le serment de massacrer deux millions de Romains, et on savait qu'il préférerait doubler le chiffre qu'il s'était promis plutôt que d'épargner un seul prisonnier. Il ne fallait pas compter sur les troupes barbares, indifférentes ou, parfois même, sympathiques à l'envahisseur. Les régiments indigènes étaient mal exercés, mal équipés. Les Wisigoths, commandés par leur roi Sarus, apportaient un appoint important, mais ils seraient, sans doute, plus redoutables vainqueurs que vaincus. Ces alliés des Romains leur feraient payer cher la victoire si, grâce à eux, les deux cent mille hommes de Radagaise étaient battus avant d'avoir dévasté la ville. On gardait quelque confiance dans un nouveau corps de cavalerie amené par un certain Huldin, que Stilicon avait engagé autant pour appuyer l'armée de Sarus que pour la combattre le cas échéant, mais ces inquiétants amis excitaient plutôt le dégoût que la sympathie. Ils étaient petits, difformes, et leur aspect sauvage, leurs visages jaunes, aplatis et imberbes, leurs armes bizarres, leur langage incompréhensible, méritaient le mépris de tous les Latins. D'où venaient-ils ? La croyance populaire les faisait sortir de contrées lointaines, à l'autre bout du monde. Les Goths qui les connaissaient bien pour avoir été expulsés par eux de leur pays, racontaient que des sorcières chassées par leur roi Filimon, jadis, s'étaient enfuies dans les déserts où elles s'étaient accouplées avec les démons des sables et du vent. De ces unions était né un peuple de monstres redouté des empereurs chinois autant que de ses voisins occidentaux, qui avait abandonné ses repaires asiatiques vingt ou trente ans auparavant pour se déverser sur l'Europe. Lorsqu'on leur demandait leur nom, ils

répondaient par une syllabe sonore, qui ressemblait au hennissement du cheval. On ne retenait de leur langage que ce mot bref : « ioung ». Les Romains avaient adouci, adapté à des gosiers latins ce cri sauvage. Ils les appelaient « Huns ».

Il fallait que les Romains eussent bien peur de leurs ennemis et de leurs alliés pour s'être confiés à ces Barbares. Les généraux avaient reconnu de surprenantes qualités militaires dans leur cavalerie qui avait vaincu toutes les nations de l'Europe orientale, les Alains, les Vandales, les Wisigoths, avant d'arriver sur le Danube. Puis ils s'étaient infiltrés dans l'Empire, ils avaient offert leurs services, et comme, à ce moment, Rome se voyait entourée d'ennemis et craignait de se voir soutenue avec une sollicitude exagérée et intéressée par des hôtes encombrants, elle avait jugé utile de leur opposer ce contrepois. La cavalerie hunnique devait renforcer l'armée opposée à Radagaise, et si, après la victoire, Sarus s'en arrogait la gloire, on diminuerait son mérite en exaltant celui de Huldin.

L'armée romaine appuyée par les Wisigoths et les Huns rencontra les hordes de Radagaise près de Florence. Elle opposa d'abord une résistance maladroite à sa cavalerie, mais au moment où elle faiblissait, Huldin par des charges heureuses mit en déroute l'aile gauche de l'adversaire. Radagaise fut pris et décapité. On massacra la moitié de son armée et le reste s'enfuit en désordre, poursuivi par les Huns.

La joie éclata dans Rome, à l'annonce de cette victoire. L'enthousiasme fut d'autant plus grand que la crainte avait bouleversé la population. Le sac de la ville paraissait imminent, chacun tremblait pour ses biens et la sinistre promesse de Radagaise hantait tous les esprits. L'armée

romaine, composée en réalité des éléments nationaux les plus hétéroclites, méritait bien les honneurs du triomphe.

On résolut de recevoir magnifiquement les vainqueurs. Le jour où ils rentrèrent dans Rome, ils défilèrent sous des arcs de triomphe garnis de trophées, de feuillages, de fleurs et d'inscriptions héroïques. Le peuple pleurait de reconnaissance et de joie. Au milieu des cris d'allégresse, on acclamait surtout Huldin qui, le front bas et l'air bestial, chevauchait à la tête de ses cavaliers, à côté de Stilicon. On avait laissé Sarus et les Wisigoths à la fin du cortège, et les spectateurs qui s'étaient époumonés sur le passage des Huns n'avaient plus de cris pour la suite du défilé.

Les généraux romains, accoutumés à l'ingratitude de la nation, haussaient les épaules. On ne pouvait pas se passer de Barbares dans l'armée. Il importait peu qu'ils fussent Germains, Francs, Alains ou Huns.

Pourtant, il était étrange de voir défiler dans les rues de Rome ces soldats qui ressemblaient à des paquets de fourrures, hérissés d'arcs, de carquois et de lances, montés sur de petits chevaux capricieux. Les habitants accoutumés aux armements bizarres, aux vêtements bariolés des auxiliaires barbares, regardaient avec une curiosité effrayée ces alliés nouveaux.

On racontait que Huldin, chargé par Rome de châtier le roi barbare Gainas, l'avait vaincu et qu'il avait envoyé à l'empereur sa tête enveloppée dans un sac. On parlait de l'extraordinaire cruauté de ces Asiatiques, de leurs mœurs sauvages. Ils buvaient, disait-on, du lait de jument, et ils mangeaient de la viande crue qu'ils rendaient moins dure en la plaçant entre leurs cuisses et les flancs de leurs chevaux. Ils n'avaient pas de cités et vivaient dans des cha-

riots où s'entassaient leurs femmes, leurs enfants et leurs ustensiles de ménage.

Jamais on n'avait vu de Barbares aussi laids. Les Germains, les Suèves, les Francs avaient l'air féroce mais, en somme, ils gardaient un aspect humain, tandis que ces Huns ressemblaient à des animaux. Jamais on n'avait vu d'hommes pareils, même chez les Perses et les Éthiopiens. Leur peau était d'un jaune sombre. Ils avaient de longs bras, un torse large, un visage aplati dans lequel les yeux bridés, tirés vers les tempes, mettaient un éclair de ruse et de cruauté. Leur crâne, déformé dès l'enfance par un appareil de planches et de courroies, s'allongeait en arrière, et ils étaient imberbes, car on prenait soin de tracer sur leurs joues des sillons profonds destinés à empêcher la croissance des poils. Vêtus de peaux de bêtes, coiffés de fourrures, chaussés de lanières de cuir, ces petits hommes au regard sournois et sauvage avaient semé la terreur chez tous les peuples d'Asie et d'Europe.

On ne sait s'ils étaient vraiment les fils des sorcières et des démons, ainsi que le prétendaient les Wisigoths, mais cette légende et les récits qu'on faisait de leurs destructions entretenaient chez leurs voisins une crainte perpétuelle. Ils apparaissaient tout à coup, tantôt sur les frontières de l'Empire chinois, tantôt sur les bords de la Kama. Ils venaient de pays lointains, inconnus aux peuples d'Occident. Sur les hauts plateaux d'Asie centrale, ils vivaient en hordes nomades, pacifiques tant que la région leur fournissait de la nourriture pour eux et pour leurs chevaux. Mais ils habitaient aux frontières de l'immense désert de sable et ils subissaient les caprices de ce terrible voisin qui, disait-on, avait anéanti à jamais leur empire puissant et prospère. Souvent, les tempêtes

qui poussent en vagues les collines mouvantes et modifient en quelques minutes l'aspect d'un pays, balayaient devant elles le sable, profond et souple comme l'eau. La marée jaune, sèche et chaude s'avancait, invincible, et ensevelissait les pâturages. Les lacs disparaissaient, le désert étendait les grandes mains de la stérilité sur les contrées fertiles. Le désert était le plus terrible ennemi du nomade. C'était lui qui engloutissait les villes et chassait tout à coup, devant lui, des peuples entiers, simplement par des glissements de sable, des ondes brûlantes qui anéantissaient toute culture. Le nomade fuyait, mais derrière lui le sable avançait, comme une énorme bête jaune étalée sur la plaine, et, malgré le galop des chevaux, il sentait derrière lui cette présence ardente et cruelle, prête à le rattraper, à l'ensevelir doucement dans son balancement.

Les Huns étaient les plus proches voisins du sable. Ils avaient appris à connaître les ruses de cet ennemi, les frémissements imperceptibles de la surface qui annoncent les tempêtes. Ils lisaient, dans les rides qui dessinaient de curieux caractères, sa somnolence ou son impatience irritée et leurs chevaux hennissaient douloureusement lorsque le vent chaud rasait la ferre, emportant des grains qui les aveuglaient, comme un présage de révolte.

Devenus nomades, ils s'étaient adaptés aux dangers de ce voisinage. Leur vie était instable comme les dunes sans cesse emportées, sans cesse reformées. Ils n'avaient pas de villes, pas de maisons, pas même de tentes. Les femmes et les enfants vivaient dans les chariots, les hommes à cheval. En quelques minutes, toute la nation était prête à se mettre en marche. Selon la direction du vent et les mouvements du sable, ils se dirigeaient tantôt vers l'Asie,

tantôt vers l'Europe. Accueillis comme des intrus par les peuples qui occupaient les contrées voisines, ils s'emparaient par la force des terres dont ils avaient besoin. Ils étaient devenus, eux-mêmes, rapides, violents, invincibles, comme les vagues de sable, et ils submergeaient de la même manière les cités et les campagnes. Parfois, le peuple qu'ils menaçaient, pris de panique, fuyait et envahissait une autre nation qui se jetait à son tour sur un voisin plus faible. D'onde en onde, le choc donné par la vague de sable dans le désert se répercutait jusqu'aux frontières les plus lointaines, et frappait les murs de Rome, les tours de Constantinople, les palais chinois. Souvent, même, les cavaliers se contentaient de traverser une province et, emportés par l'ivresse de la course, le délire de l'aventure, s'en allaient sans but, au hasard, vers de chimériques butins. Ils avaient vécu longtemps en bonne intelligence avec les empereurs chinois. Pourtant, à mesure que le sable les poussait vers la Chine, ceux-ci, las de leurs incursions périodiques, avaient dressé la Grande Muraille comme un obstacle entre la solidité de l'Empire et la violence mobile des nomades. Escaladant les montagnes, enjambant les fleuves, barrant les vallées, le Mur rejetait les Huns vers l'Occident où s'étalait la vaste steppe libre, ouverte à l'infini, et dans laquelle on pouvait galoper pendant des semaines, loin du sable.

C'est ainsi qu'en 374, les Huns, partis on ne sait depuis combien de temps d'Asie centrale, étaient arrivés sur la Volga qu'ils avaient franchie, puis, traversant le Dniester et le Pruth, ils s'étaient avancés jusqu'au Danube où le plaisir de trouver une région fertile les avait arrêtés. À cette époque, la vallée du Danube ressemblait à un étrange creuset où s'amalgamaient les races les plus

diverses. Tous les Barbares chassés de leurs pays, souvent par de simples paniques, descendaient suivant les routes des affluents vers le fleuve dont le cours, large et rapide, leur faisait obstacle. Ils se heurtaient aux peuples déjà campés sur ses rives, et tantôt les nouveaux venus étaient bien accueillis, tantôt ils trouvaient des hommes résolus à ne pas se laisser déposséder, et auxquels ils disputaient les pâturages.

Il arrivait parfois que ces vagues humaines passaient sur un pays sans causer trop de dommages. Les nomades n'étaient pas des destructeurs. Ils cherchaient un asile lorsqu'ils étaient eux-mêmes chassés de chez eux. Certains Barbares s'installaient dans une contrée dont ils adoptaient les mœurs, d'autres réduisaient en esclavage les indigènes et imposaient leur tyrannie. Jusqu'à ce qu'une nouvelle horde, plus nombreuse et balayant tout devant elle, s'emparât à son tour du pays convoité. Souvent ces migrations duraient de longues années, suivant le rythme des saisons et le hasard des climats.

Au iv^e siècle, le peuple des Huns occupait toute la région qui s'étend de l'extrémité orientale de la Sibérie jusqu'à l'Oural et à la mer Caspienne. Au-delà, les connaissances géographiques des Romains et des Goths laissaient une vaste terre inconnue, peuplée de monstres et de démons, mais il est vraisemblable qu'elle comprenait tout le pays habitable, jusqu'aux avant-postes du sable. Les Chinois les connaissaient depuis longtemps et entretenaient avec eux des relations diplomatiques régulières. Leurs chroniques les nommaient « Hioung nou » et rappelaient les guerres, les traités, les alliances qui étaient intervenus entre l'Empire stable et les capricieux vagabonds. Les historiens latins les divisaient en deux

branches, celle des Huns « blancs », qui constituait le rameau oriental caspien, et celle des Huns « noirs », qui correspondait au rameau ouralien. Cette distinction en blancs et noirs était, à vrai dire, un subterfuge de savants embarrassés dans leurs classifications, car ils possédaient tous le même type mongol, qu'ils accentuaient encore en aplatissant le nez et en allongeant le crâne. Car, malgré les mélanges auxquels les voisinages et les invasions les avaient amenés, une caste aristocratique existait qui préservait la pureté de son sang, l'intégrité de ses traits mongols, et tous, même les bâtards de Germains ou de Scandinaves, voulaient ressembler, au prix de quelques artifices, aux nobles de vieille race asiatique. Au point de vue politique, ils étaient divisés en plusieurs États indépendants. Fragmentée par la vie nomade, les hasards des voyages et des conquêtes, la race hunnique s'était dispersée. De conquête en conquête, elle était arrivée jusqu'à la Chine d'un côté, de l'autre jusqu'au Danube.

Les hasards de la destinée, enfin, avaient fait d'eux les alliés de Rome. À plusieurs reprises, ils avaient pris les armes, pour son compte, contre les Barbares qui menaçaient l'Empire et leur concours était très apprécié des généraux. On célébrait leur habileté à tirer l'arc et à lancer la lanière de cuir qui paralyse l'adversaire. Au galop, ils disparaissaient soudain. On les croyait en fuite, mais ils revenaient aussitôt, harcelaient l'ennemi de leurs flèches et repartaient.

Dès l'enfance, on les accoutumait à cette manière de combattre. Alors qu'ils étaient trop petits encore pour monter à cheval, on les asseyait sur des moutons, et on les exerçait à tirer sur les oiseaux et les souris avec des arcs minuscules.

Le souvenir de leurs exploits emplissait les chroniques chinoises. Ils faisaient de brèves et terribles apparitions dans l'histoire des dynasties, et les savants attribuaient une origine mystérieuse à ces êtres bizarres qui venaient du Kuei-Fong, la contrée des Esprits.

Leur race était divisée en d'innombrables tribus indépendantes, dont la plus importante, gouvernée par l'antique famille impériale, demeurait dans la plaine danubienne. C'était celle-là que Rome avait prise à sa solde, et dont elle venait de se servir pour écraser Radagaise.

L'empereur Honorius attend les triomphateurs sur les marches du Capitole, entouré de ses ministres et de ses courtisans. Fanfares de trompettes, mouvements d'étendards, grands gestes de la main, lauriers, discours. On félicite Sarus froidement, mais les embrassades et les louanges vont toutes à Huldin. Celui-ci ricane et, gauchement, se balance sur ses jambes arquées. Il voit les regards des femmes s'arrêter sur lui avec complaisance, il écoute, sans les comprendre, les harangues des vieillards, il boit d'un trait le vin qu'on apporte.

On lui présente les principaux personnages de l'Empire, les consuls, les patrices et les sénateurs. On pousse vers lui un groupe de garçons qui ne ressemblent point à des Romains, mais qui ont les longs cheveux blonds et la peau blanche des Barbares. Ceux-là ne participent pas à la joie générale. Ce sont des otages. Ils sont libres à condition qu'ils ne s'écartent pas du palais. Des précepteurs leur enseignent le latin et les mœurs romaines. On ne sait si ce sont, exactement, des hôtes princiers, des étudiants ou des prisonniers. Fils de monarques lointains, ils garantissent l'exécution des traités. Rome garde ainsi, dans sa

main, les futurs rois barbares, elle les plie à sa culture, elle les amollit dans son luxe. En réalité, beaucoup d'entre eux apprennent dans les écoles latines la haine et le mépris de l'opresseur, ils étudient les défauts et les vices de l'Empire, ils cherchent les brèches qu'ils viendront peut-être élargir un jour.

Parmi eux, Huldin remarque un adolescent pareil à ceux de sa race, un enfant dont la peau jaune, les yeux bridés révèlent l'origine mongole. Il s'avance vers lui, et tend la main, amicalement :

– C'est le fils de Mundzuk, dit un officier.

Huldin connaissait bien Mundzuk, le roi des Huns, mort depuis peu d'années et auquel a succédé son frère, le roi actuel, Roua.

– Le fils de Mundzuk..., répète-t-il avec surprise.

Et il veut caresser de la main l'épaule du garçon. Mais celui-ci s'écarte avec un geste de haine et de dégoût. Huldin, étonné, s'éloigne et interroge un officier romain :

– Mundzuk avait un très grand nombre de fils. Comment s'appelle celui-là ?

– Attila, répond l'officier.

Et il ajoute, méprisant :

– Il a toujours cet aspect irrité et soupçonneux de bête féroce. Comment le comprendre ? Il aurait dû être bien content, ce petit, de voir un de ses compatriotes !

Alliances

La diplomatie romaine, soucieuse de conserver son prestige chez les Barbares et d'attirer à elle leurs souverains, trouvait dans l'emploi des otages un excellent moyen d'accroître sa propagande, de placer des espions, et de garder sous son contrôle la famille des alliés suspects. En échange des jeunes princes auxquels elle donnait l'hospitalité, Rome, de son côté, logeait des enfants de nobles familles chez ses amis barbares. C'est ainsi qu'au hasard d'un de ces trocs politiques, Roua, roi des Huns, allié des Romains, avait envoyé son neveu Attila, âgé d'une dizaine d'années, à la cour d'Honorius, au moment même où il recevait en échange un jeune patricien de même âge, Aetius, appartenant à une famille noble de Pannonie. L'alliance des Romains et des Huns était le résultat de manœuvres diplomatiques assez louches, assez perfides, devenues habituelles à la cour de Constantinople comme à celle de Rome. L'Empire, partagé en deux morceaux que Stilicon s'était vainement efforcé de ressouder, se trouvait dans la situation des protecteurs déçus qui vivent encore sur leur crédit, mais qui, en réalité, doivent l'étayer sur des protections nombreuses. Entouré de voisins menaçants, toujours prêts à l'attaquer s'il leur prenait le caprice de le faire, il ne pouvait sauver son prestige qu'en les appelant

à l'instant même où ils allaient l'envahir. Il achetait alors, au moyen d'une solde, leur alliance ou leur neutralité. Certains rois barbares, plus sincères que courtois et peu soucieux de ménager l'amour-propre des empereurs, persistaient à décorer cette « solde » du nom de « tribut », mais l'Empire voulait ignorer toujours cette prétention et considérait encore comme des serviteurs ceux qui étaient, à vrai dire, ses geôliers et ses maîtres.

Les alliances romaines avaient toujours obéi à de subtils calculs, mais la grande politique de jadis était finie. Il était facile de parler haut lorsqu'on disposait d'armées nombreuses et bien disciplinées, mais quand l'Empire épié par des ennemis avides sur toutes les frontières, morcelé extérieurement et coupé en deux grands États, minés tous deux à l'intérieur par l'intrigue et la discorde, chancelait, il devenait beaucoup moins difficile sur le choix de ses alliés. Le plus sûr moyen était de s'attacher ses voisins puisqu'on ne se sentait plus assez fort pour pouvoir les vaincre. Les formes restaient intactes. Les Romains demeuraient persuadés qu'ils faisaient un grand honneur aux Barbares en leur permettant de servir sous leurs ordres moyennant un peu d'argent. « Tribut », disaient les chefs germains, « solde », corrigeaient les ambassadeurs qui le payaient. De toute façon, tant que l'Empire était riche il pouvait apaiser des ennemis pauvres et avides. L'argent romain les rendait conciliants, inoffensifs, et ils laissaient les bureaux triompher dans cette querelle de mots. L'essentiel pour eux était que solde ou tribut se payât régulièrement et en monnaie saine. La population latine, de son côté, était contente de se voir remplacée par des mercenaires dans les besognes militaires. Délivrés d'un service pénible, des expéditions coloniales,

des défenses aux frontières, les hommes pouvaient se livrer sans contrainte au commerce et à l'industrie qui les occupaient, et ils devenaient d'autant plus indifférents aux guerres offensives et défensives, que d'autres les faisaient à leur place. Plus il entraît de soldats étrangers au service de la nation, moins les nationaux subissaient d'obligations militaires. Bientôt, les armées furent envahies par un bizarre mélange de races. Les cadres d'abord restèrent latins, puis les généraux étrangers reçurent les grades supérieurs et Rome s'abandonna entièrement aux cohortes germaniques, ibériennes, scandinaves, slaves et enfin asiatiques qui la protégeaient.

Tous les peuples d'Europe orientale, chassés de chez eux par l'invasion des Huns, avaient cherché un refuge en Gaule, en Espagne, en Afrique. Les plus faibles s'étaient mis à la solde de l'Empire, heureux d'acquérir des soldats courageux au prix de quelques terres abandonnées qu'on leur allouait.

Rome s'efforçait d'équilibrer par ces alliances la force de ses ennemis, et aussi de maintenir entre ses propres alliés assez d'inimitiés pour les empêcher de s'unir contre elle.

Lorsque les Wisigoths, expulsés par les Huns, se furent établis dans l'Empire, ils se montrèrent menaçants. Accueillis d'abord par l'empereur Valens et maltraités par ses soldats, ils le battirent à Marcianopolis et à Andrinople. Théodose les soumit et les incorpora dans son armée. Quinze ans plus tard, soulevés par Alaric, ils se révoltèrent, et ce fut le stratagème de Rufin, ministre d'Arcadius, qui sauva Constantinople en dirigeant leurs convoitises vers l'Empire d'Occident. Établis en Aquitaine, ils conservaient, d'ordinaire, d'assez bons

rapports avec Rome, mais leur puissance devenait chaque jour plus dangereuse, et le gouvernement se demandait quel contrepoids on pourrait leur opposer. On pensa aux Huns.

Campés sur la rive gauche du Danube, les Huns vécurent en paix durant quelques années, mais ils étaient trop accoutumés à la vie nomade, à l'aventure, pour se résigner longtemps à l'inaction. Ils auraient bien voulu traverser le fleuve pour voir ce qu'il y avait de l'autre côté, mais les machines de guerre que les Romains avaient placées aux points de passage les tenaient en respect. Pourtant, lassés de leur inertie, ils remontèrent vers le nord et s'aventurèrent en exploration par petits groupes dans la Forêt Hercynienne. Les éclaireurs poussèrent même jusqu'à un grand fleuve que les habitants de la région appelaient le Rhin. Mais ils furent fort mal reçus par ces habitants, les Burgondes, qui les traitèrent en intrus et les obligèrent à battre en retraite. Ces Germains rhénans, blancs et blonds, étaient grands, hardis et vigoureux et ils occupaient tout le pays qui s'étend entre la forêt et le fleuve. Pays merveilleusement fertile, disaient les explorateurs, et qui pourrait devenir utile lorsqu'on aurait épuisé les ressources qu'offrait la vallée du Danube. Mais les Burgondes, dont ils avaient éprouvé la vaillance, étaient des guerriers intrépides, dignes de se mesurer avec les Huns, et ils ne se laisseraient pas chasser sans combat.

À cette époque, le roi Oktar régnait sur la nation hunnique. Il avait succédé à son frère Mundzuk, et il partageait le pouvoir avec ses deux autres frères, Aebarse, qui gouvernait les tribus caucasiennes, et Roua. Oktar, tenté par l'aventure, décide d'aller chez les Burgondes. Si les Huns sont vainqueurs, la conquête d'une région fertile